BIBLIOTHEQUE ROSE



LES DÉCOUVERTES D'UNE TOUTE PETITE FILLE

J.L. BRISLEY

RESUME

Mili-Mali-Malou, la toute petite fille, a beaucoup d'imagination. Avec ses inséparables compagnons Boby Blin et la petite-amie-Suzanne, elle se lance à la découverte de nouveaux jeux, de nouveaux lieux ou de nouvelles recettes de cuisine.

Que cela tourne bien ou que cela tourne mal, c'est toujours très amusant, les histoires de Mili-Mali-Malou !

JOYCE L. BRISLEY

LES DÉCOUVERTES D'UNE TOUTE PETITE FILLE



ILLUSTRATIONS DE PIERRE DESSONS

L'édition originale a paru en langue anglaise sous le titre :
MILLY-MOLLY-MANDY AND BILLY BLUNT



CHAPITRE PREMIER

Mili-Mali-Malou monte à cheval

Un beau jour, Mili-Mali-Malou jouait au cheval avec Boby Blin et la petite-amie-Suzanne. (On appelait Mili-Mali-Malou ainsi parce que ses prénoms, Émilienne-Madeleine-Marie-Louise, étaient vraiment trop longs !).

Dans les bois, tout près de la jolie maison blanche au toit de chaume qu'habitait Mili-Mali-Malou, il y avait une clairière. Les enfants avaient trouvé des bâtons qui leur servaient de montures et galopaient sur le sentier couvert de mousse.

Soudain, Boby Blin aperçut une branche basse ; il grimpa dessus et se mit à se balancer exactement comme sur un vrai cheval. Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne s'arrêtèrent pour le regarder. Ensuite, il les

laissa monter à tour de rôle, puis il déclara fermement :

« Maintenant, c'est encore à moi ! »

Il regrimpa sur la branche et recommença à se balancer majestueusement, tandis que Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne caracolaient sur leurs bâtons.

L'équitation est un excellent exercice !

Mais soudain, voici qu'ils entendent un bruit sourd, comme celui de vrais sabots de chevaux. Et qu'est-ce qu'ils aperçoivent ? Cinq ou six vrais cavaliers, qui s'avancent sur le sentier couvert de mousse.

« Regardez ! s'écria Mili-Mali-Malou.

— Des chevaux vivants ! s'exclama la petite-amie-Suzanne.

— Faites attention ! » recommanda Boby Blin du haut de son perchoir.

Les deux petites filles se rangèrent sur le côté pour laisser défiler les chevaux à la queue leu leu. Les sabots résonnaient sur le sol, les harnais crissaient, les naseaux soufflaient.

Mili-Mali-Malou, Boby Blin et la petite-amie-Suzanne ne regardaient même pas les cavaliers. Tout à coup, une petite fille en culotte marron tourna la tête et leur cria : « Bonjour ! »

C'était Jasmine, une élève de l'école, qui habitait la grande maison à grille de fer, près du carrefour.

« Eh bien ! fit Mili-Mali-Malou en regardant la cavalcade s'éloigner vers la route du village, je ne me doutais pas que Jasmine avait un vrai cheval !



— Elle a de la chance ! ajouta la petite-amie-Suzanne.

— C’est le manège, expliqua Boby Blin. Jasmine apprend à monter. »

Sans savoir pourquoi, les enfants n’avaient plus le même plaisir à faire semblant de monter à cheval. Boby Blin cessa de se balancer et descendit de sa branche.

« Je voudrais bien que nous ayons de vrais chevaux ! soupira Mili-Mali-Malou.

— Moi aussi ! déclara la petite-amie-Suzanne.

— Eh bien, suggéra Boby Blin, et votre Etincelle ?

— Étincelle est à Bon-Papa, dit Mili-Mali-Malou. Étincelle n’est pas fait pour monter dessus.

— Il traîne leur carriole au marché, précisa la petite-amie-Suzanne.

— C’est tout de même un cheval ! » protesta Boby Blin.

Mili-Mali-Malou réfléchissait.

« Je ne pense pas qu’on nous permette de le monter. Mais on peut toujours demander, n’est-ce pas ?

— Oh ! oui ! fit la petite-amie-Suzanne.

— Il n’y a pas de mal à demander », affirma Boby Blin.

Ils coururent tous les trois jusqu’à la jolie maison blanche au toit de

chaume et se précipitèrent dans la cuisine, où Maman était occupée à repasser des chemises.

« Maman, demanda Mili-Mali-Malou, est-ce que nous pouvons monter sur Étincelle ?

— Ma foi, répondit Maman, il faudrait peut-être voir ce qu'en dit Papa. »

Ils coururent tous trois jusqu'à la grange, où Papa était occupé à trier des pommes de terre.

« Papa, demanda Mili-Mali-Malou est-ce que nous pouvons monter sur Étincelle ?

— Où voulez-vous donc aller ? interrogea Papa. A Rome ou à Pampelune ?

— Oh ! non ! répondit Mili-Mali-Malou (elle ne savait pas très bien où ces deux endroits se trouvaient). Peut-être dans le pré, tout simplement.

— Ma foi, déclara Papa, vous feriez mieux de voir ce qu'en dit Bon-Papa. »

Ils coururent tous trois à l'écurie, où Bon-Papa était occupé à raccommoder une courroie cassée.

« Bon-Papa, demanda Mili-Mali-Malou, est-ce que nous pouvons monter sur Étincelle ? »

Bon-Papa ne répondit pas tout de suite.

« Ma foi, dit-il enfin, ce vieil Étincelle n'a guère l'habitude d'être monté. Mais on peut toujours essayer. »

Alors Bon-Papa mit un bridon à Étincelle et lui attacha sur le dos une vieille couverture en guise de selle.

Puis il se baissa pour soulever Mili-Mali-Malou et la hisser sur le cheval. Mais Mili-Mali-Malou déclara vivement :

« Il vaut mieux que ce soit Boby Blin qui commence ! » (Elle voulait peut-être s'assurer d'abord qu'Étincelle ne voyait pas d'inconvénient à être monté !)

Alors Bon-Papa tint la bride tandis que Boby Blin grimpait sur le cheval. Au bout d'un moment Étincelle s'ébranla et traversa lentement la cour, Boby Blin ballottant sur son dos.

Ils se dirigèrent tous vers le pré ; Grand-Papa, debout à la barrière, les suivait des yeux. C'était absolument passionnant.

« C'est agréable ? demanda Mili-Mali-Malou à Boby Blin.

— Ca a l'air merveilleux ! déclara la petite-amie-Suzanne.



— Ce n'est pas mal, fit Boby Blin. (En réalité il s'amusait comme un fou.) Attention de ne pas vous fourrer dans ses jambes ! »

Ils traversèrent le pré ; Etincelle avait l'air de trouver ça tout naturel. En revenant à la barrière, Boby Blin se laissa glisser à terre, et Bon-Papa aida la petite-amie-Suzanne à monter. Mili-Mali-Malou trépignait d'impatience en attendant son tour – mais elle savait bien que les invités doivent passer d'abord.



La petite-amie-Suzanne aurait seulement voulu que le vieil Étincelle ne s'arrêtât pas continuellement pour brouter un ou deux brins d'herbe.

Enfin, ce fut à Mili-Mali-Malou de monter. On la hissa sur le large dos du cheval (mon Dieu ! comme c'était haut !), et voilà Étincelle parti, emportant Mili-Mali-Malou cramponnée à sa crinière.

Quelle minute d'émotion ! Mais bientôt Mili-Mali-Malou osa se redresser et regarder un peu ce qui l'entourait. Elle avait l'agréable impression de se balancer dans un fauteuil à bascule ; Étincelle marchait doucement, la tête baissée ; la petite-amie-Suzanne cueillait des pâquerettes, et Boby Blin jouait avec Toby le chien.

Soudain, catastrophe ! Étincelle buta sur une motte de gazon. L'instant d'après, Mili-Mali-Malou passait par-dessus la tête du cheval et allait s'étaler dans l'herbe.

Tous les autres accoururent à son secours. Toby le chien aboyait contre le pauvre Étincelle, qui secouait sa crinière d'un air étonné.

« Tu l'as laissé baisser la tête, n'est-ce pas ? demanda Bon-Papa. Et il s'est endormi en marchant. Il faut lui faire sentir les rênes, mais sans tirer. Tu apprendras. Allons, debout, maintenant ! »

Mili-Mali-Malou n'était pas bien sûre d'avoir envie de remonter tout de

suite.

« C’est le tour de Boby Blin, dit-elle.

— Non ! protesta Boby Blin. Quand on tombe de cheval, il faut remonter aussitôt. Allons, vas-y ! »

Alors Mili-Mali-Malou remonta. Et Étincelle la fit trotter si gentiment autour du pré que tout le monde oublia la chute.

« Est-ce que nous pourrons recommencer bientôt ? demanda Mili-Mali-Malou en mettant pied à terre et en caressant Étincelle.

— Oui, répondit Bon-Papa, un autre jour, quand j’aurai eu le temps de fabriquer des étriers. »

Mili-Mali-Malou, Boby Blin et la petite-amie-Suzanne étaient joliment contents de penser qu’ils avaient maintenant un vrai cheval à monter, comme Jasmine !



CHAPITRE II

Mili-Mali-Malou fait une commission

Un beau jour, Mili-Mali-Malou alla faire une commission au village. (Il s'agissait simplement de rapporter une boîte de cacao que Maman avait oublié de commander.)

Quand elle arriva à l'épicerie, M. Simon, l'épicier, était devant sa porte en train d'ouvrir une caisse de harengs saurs. (Les harengs saurs sentent... le hareng ! et Mili-Mali-Malou comprenait que M. Simon, préférât les laisser dehors ! Là, d'ailleurs, tout le monde pourrait voir qu'il avait des harengs, ce qui n'arrivait pas tous les jours.)

Pendant que Mili-Mali-Malou attendait qu'il eût fini, une dame sortit de la boulangerie, qui se trouvait tout à côté. Elle portait un énorme panier de provisions, une miche de pain et un parapluie.

C’était une des demoiselles Poucet, qui habitaient une petite maison près de la mare aux canards. Les deux demoiselles Poucet étaient sœurs et se ressemblaient comme deux gouttes d’eau. Mili-Mali-Malou n’avait qu’un moyen de les distinguer l’une de l’autre. L’une d’elles portait toujours un chapeau, même pour descendre dans son jardin : c’était Mlle Poucet ; sa sœur, bien entendu, était « l’Autre Mlle Poucet ».

Ce jour-là, comme il faisait assez froid et qu’il y avait du vent, la dame portait sur ses cheveux gris une grosse écharpe de laine bien chaude. Mili-Mali-Malou ne pouvait donc pas savoir si c’était Mlle Poucet ou l’Autre.

En voyant la caisse de harengs saurs fraîchement ouverte, Mlle Poucet (ou peut-être était-ce l’Autre) s’arrêta.

« Mon Dieu ! fit-elle, j’aurais bien envie de deux harengs ! Ma sœur les aime tant, elle serait si contente d’en avoir pour dîner ! Mais jamais je n’arriverai à porter tout cela… »

M. Simon saisit aussitôt deux beaux harengs bruns et luisants, les fit claquer l’un contre l’autre et rentra dans sa boutique pour les envelopper.

« Voulez-vous que je vous porte votre pain ? » proposa Mili-Mali-Malou à la dame.

Mlle Poucet, reconnaissante, lui donna la miche, puis posa son panier sur la marche pour chercher son porte-monnaie et entra payer dans le magasin.

Tandis que Mili-Mali-Malou attendait dehors avec la miche et le panier, le visage de Boby Blin apparut à la barrière du jardin de M. Blin, situé juste en face de l’épicerie. Le petit garçon sortit et traversa la route, les deux mains dans ses poches.

« Bonjour ! dit-il. Mais ce n’est pas ton panier ?

— Non, expliqua Mili-Mali-Malou. C’est celui de Mlle Poucet. Je l’aide à

porter ses provisions.

— Tu ne peux pas porter ça, déclara Boby Blin.

— Si, répliqua Mili-Mali-Malou, je peux, au moins une partie.

— C’est trop lourd », insista Boby Blin.

Mili-Mali-Malou espérait un peu qu’il allait lui proposer de l’aider. Mais il tourna les talons et rentra dans son jardin, au moment même où Mlle Poucet sortait de la boutique.

Mlle Poucet remercia Mili-Mali-Malou d’avoir surveillé le panier et essaya d’y faire entrer les harengs. Il y avait toujours quelque chose qui dégringolait : des pommes de terre, du fromage, un gros chou rond roulaient sur le trottoir.



Il y avait toujours quelque chose qui dégringolait.

Mili-Mali-Malou, en voulant les ramasser, faillit laisser tomber la miche de pain.

« Allons, fit Boby Blin, donnez-moi ça. »

Il était revenu, traînant son petit chariot fait d'une vieille caisse montée sur roues.

Il y posa le grand panier, ajouta les pommes de terre qui s'échappaient, les harengs et tout le reste. Puis il se mit en route, passa devant la forge et fit le tour de la mare aux canards. Mili-Mali-Malou le suivait, serrant la miche dans ses bras, et Mlle Poucet trottinait derrière, l'air absolument

ravi.

Ils s’arrêtèrent devant une petite maison, et Mlle Poucet tira la sonnette. Bientôt la porte s’ouvrit, et on vit apparaître la seconde Mlle Poucet, portant des pantoufles de feutre et un chapeau. (Mili-Mali-Malou comprit alors que celle-ci devait être la vraie Mlle Poucet, la première n’étant que l’Autre.)

Les enfants empilèrent les provisions sur la table de la cuisine ; les deux demoiselles Poucet étaient très heureuses de se voir aider aussi gentiment.

« Je sais, dit Mlle Poucet, que ma sœur trouve parfois les commissions bien fatigantes.

— Oh ! rectifia l’Autre, en général je n’ai pas autant de choses à porter ! »

Elle ouvrit un paquet pour que sa sœur offrît un biscuit à chacun des visiteurs. Boby Blin n’aimait pas beaucoup les gâteaux secs ; pourtant, il en prit un et dit merci très aimablement. Mili-Mali-Malou aussi. (Elle aimait tous les biscuits, elle, mais il y en avait qu’elle préférait, naturellement.)

Tout en croquant leur récompense, ils revinrent, en traînant le chariot vide, jusqu’à la barrière des parents de Boby Blin.

« Il faudra, dit celui-ci, leur demander si elles veulent que nous portions leurs provisions une autre fois.

— Oh ! oui !… approuva Mili-Mali-Malou. Elles n’ont personne pour faire leurs commissions. »

Là-dessus, elle se souvint tout à coup qu’elle avait une commission à faire, elle aussi !

Elle dit au revoir à Boby Blin et traversa la route en courant pour

chercher la boîte de cacao de Maman. A l'épicerie, elle remarqua que les harengs étaient déjà presque tous vendus.

En arrivant à la jolie maison blanche au toit de chaume, elle raconta à Maman l'histoire des demoiselles Poucet. Elle lui parla aussi des harengs, qui avaient l'air très bons.

« Oui, dit Maman, Papa est passé devant la boutique ; il les a vus et il en a acheté une douzaine. »

Ce soir-là, Papa, Maman, Bon-Papa, Bonne-Maman, Tonton et Tantine se régalèrent de harengs. Mili-Mali-Malou en eut une moitié, bien débarrassée de ses arêtes. Et tout le monde se réjouissait de penser que Mlle Poucet et l'Autre étaient en train de se régaler aussi !





CHAPITRE III

Mili-Mali-Malou trouve un paquet

Un beau jour, Mili-Mali-Malou se rendit au village avec la petite-amie-Suzanne, qui devait faire quelques achats pour sa mère chez M. Simon, l'épicier. (C'est toujours plus agréable de faire les commissions à deux, plutôt que tout seul.)

La boutique était presque pleine, de sorte que Mili-Mali-Malou resta dehors. Tandis qu'elle attendait, elle vit sur le trottoir d'en face un monsieur qui se baissait comme pour ramasser quelque chose. Puis il se redressa, regarda autour de lui, fit « Ha ! ha ! » et reprit son chemin.

Mili-Mali-Malou trouva cela assez drôle – mais les grandes personnes font souvent des choses bizarres, et elle n'y pensa plus. La petite-amie-Suzanne sortait justement de l'épicerie, un gros sac dans les bras.

« Allons jeter un coup d’œil à la boutique de Mlle Mouton », proposa Mili-Mali-Malou.

Elles traversèrent la route et examinèrent la devanture. Mlle Mouton vendait des articles pour dames, et surtout des jouets et des bonbons ; c’est toujours amusant de se demander ce qu’on achèterait si on avait l’argent.

Mais il n’y avait rien de nouveau, et les petites filles allaient s’éloigner quand Mili-Mali-Malou s’arrêta.

« Regarde ! Qu’est-ce que c’est que ça ?

— Quoi donc ? » demanda la petite-amie-Suzanne en serrant son sac plus fort.

Mili-Mali-Malou désigna l’objet.

« Quelqu’un l’aura laissé tomber », dit-elle.

C’était un joli petit paquet attaché avec une ficelle.

Mili-Mali-Malou se baissa pour le ramasser. A ce moment, voilà que le petit paquet se sauve sur le trottoir !

Mili-Mali-Malou poussa un cri ; la petite-amie-Suzanne laissa tomber une des oranges qu’elle avait dans son sac.

En se penchant pour rattraper l’orange, Mili-Mali-Malou remarqua quelque chose. Elle remit l’orange dans le sac et se rapprocha plus près de la petite-amie-Suzanne.

« Ne parle pas tout haut, Suzanne : il y a un morceau de fil noir attaché à ce paquet. Je crois bien que ce fil passe sous la barrière et va jusque dans le jardin de M. Blin ! »

Puis, reprenant sa voix naturelle, elle continua, comme si elle n’avait rien vu sur le trottoir :

« Dépêchons-nous de rentrer, Suzanne, avant que tu fasses tomber

tout ce que tu portes ! »



Mili-Mali-Malou poussa un cri.

Elle se glissa jusqu'à la barrière qui avoisinait la boutique de Mlle Mouton et jeta un coup d'œil par-dessus. Derrière un buisson, dans le jardin de M. Blin, elle aperçut un bout des jambes de Boby.

« Ha ! ha ! fit-elle (comme le premier promeneur qui s'était arrêté), nous te voyons, Boby ! Tu croyais nous attraper, hein ? »

La tête souriante de Boby Blin se montra au-dessus du buisson.

« Et je l'ai fait ! déclara-t-il. Vous avez joliment marché, toutes les deux !

— Est-ce que nous pouvons venir regarder avec toi ? demanda la petite-amie-Suzanne. Je vois quelqu'un qui s'approche.

— Dépêchez-vous, alors, dit Boby Blin, et ne faites pas de bruit, surtout ! »

Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne entrèrent donc dans le jardin et se cachèrent avec Boby Blin derrière les buissons. Elles se firent aussi petites que possible tandis qu'il guettait, le bout de la ficelle à la main.

La jeune Mme Rugis, la femme du forgeron, qui venait voir si Mlle Mouton avait des bigoudis (elle en avait), se baissa pour ramasser le paquet. Boby Blin tira le fil, et le paquet se sauva.

« Toujours tes farces, Boby Blin ! » fit la jeune femme. Pourtant, elle ne pouvait pas l'avoir vu !

Ensuite survint la Gigi de Mlle Mouton, la main pleine de bonbons de chocolat que sa tante venait sans doute de lui donner. Elle faillit marcher sur le petit paquet avant de l'apercevoir.

Boby Blin tira la ficelle, mais la Gigi de Mlle Mouton avait le pied dessus, et le fil se cassa.

La Gigi de Mlle Mouton ramassa l'objet sans remarquer le bout de fil noir qui pendait, puis, voyant le timbre, elle supposa que le paquet avait été perdu par quelqu'un qui se rendait à la poste. Dans l'intention de rendre service, elle se dirigea vers la boîte postale qui se trouvait contre le magasin de M. Simon et glissa le paquet dans la fente.

« Oh ! firent ensemble Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne qui l'observaient de l'autre côté de la barrière. Elle l'a mis à la boîte ! »

Boby Blin se tordait de rire.

« Elle n'a même pas regardé l'adresse – ni remarqué que ce n'était pas un vrai timbre !

— Qu'est-ce que tu avais mis dessus ? chuchota Mili-Mali-Malou.

— M. Personne, chalet Belle-Vue, dans la Lune – et un timbre décollé sur une vieille enveloppe. »

Ils éclatèrent tous de rire derrière leur buisson.

« Mais le facteur ne pourra pas le remettre, murmura la petite-amie-Suzanne. Qu'est-ce qu'il fera ?

— Il sera obligé de l'ouvrir ! répondit Boby Blin.

— Et qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Bah ! un caillou avec un bout de papier disant : « Bien attrapé ! »

Là-dessus, ils se tordirent tous de rire encore une fois.

« Pauvre M. Jacquot ! fit soudain Mili-Mali-Malou. Il est si gentil ! C'est dommage de l'attraper, lui !

— Je n'en avais pas l'intention, déclara Boby Blin. Il ne faut pas qu'il sache d'où ça vient.

— Si nous faisions quelque chose pour le dédommager ? suggéra Mili-Mali-Malou.

— Nous pourrions lui envoyer un vrai colis avec un cadeau dedans, proposa la petite-amie-Suzanne.

— Non, dit Boby Blin, il nous soupçonnerait. Et, après tout, ce n'est pas nous qui avons mis le paquet à la poste ! »

La Gigi de Mlle Mouton s'était éloignée ; les trois amis, ne pouvant plus attraper personne, sortirent de leur cachette et rirent de bon cœur. La petite-amie-Suzanne ramassa son sac à provisions.

Tout à coup, Mili-Mali-Malou eut une idée.

« Si, à nous trois, nous achetions une jolie carte pour l'envoyer à M. Jacquot ? Nous n'avons pas besoin de la signer. »

Ils comptèrent les sous qu'ils avaient en poche et allèrent regarder les

cartes de vœux exposées chez Mlle Mouton. La plus jolie portait l'image d'une mariée, mais M. Jacquot aurait pu croire que c'était Mme Jacquot qui la lui envoyait. Une autre (meilleur marché) portait un joli bouquet. Ce fut celle-là qu'ils choisirent.

Boby Blin écrivit le nom et l'adresse avec son stylo, puis ils achetèrent un vrai timbre et mirent la carte dans la boîte (bien que M. Jacquot habitât à deux pas de là).

Enfin Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne rentrèrent chez elles en courant.

Vous pouvez imaginer le plaisir de M. Jacquot, le facteur, en se remettant à lui-même cette jolie carte ! Mais ce fut Mlle Croquant, la receveuse des postes, qui trouva le petit paquet de Boby Blin. Elle comprit aussitôt que c'était une farce et le jeta sans plus y penser.



CHAPITRE IV

Mili-Mali-Malou fait des fouilles

Un beau jour, en se rendant à l'école, Mili-Mali-Malou aperçut un groupe de jeunes gens qui débouchaient du carrefour et gravissaient la colline. Ils portaient des bêches, des pioches et divers outils ; pourtant, ils ne ressemblaient pas aux gens qui réparent les routes.

« Je me demande ce qu'ils vont faire, dit Mili-Mali-Malou.

— Ils vont faire des fouilles, répondit Boby Blin. J'ai entendu papa en parler. Ils ont l'autorisation.

— Qu'est-ce que c'est que des fouilles ?

— Ça consiste à déterrer des vieilleries, expliqua Boby Blin.

— Des trésors, par exemple ? Mais comment savent-ils où chercher ?

— Ils le devinent, tiens ! Ils supposent que certains peuples ont vécu ici, autrefois. Ils veulent en avoir la preuve. »

Ça paraissait intéressant. Mili-Mali-Malou aurait bien voulu aller creuser au lieu de se rendre tout simplement à l'école.

Le samedi suivant, elle emmena Toby le chien faire une petite promenade au village. Elle espérait surtout en apprendre plus long sur les fouilles. En passant devant le magasin de grains, elle aperçut Boby Blin qui regardait dans la rue.

« Bonjour ! dit-elle. Qu'est-ce que tu fais ? »

Boby Blin ne répondit pas. (Tout le monde voyait qu'il ne faisait rien du tout.) Mais au bout d'un moment, il demanda :

« Tu veux voir quelque chose ? » Naturellement, Mili-Mali-Malou répondit aussitôt que oui.



Boby Blin tira lentement la main de sa poche et l'ouvrit. Mili-Mali-Malou aperçut un objet plat et rond, noirâtre et souillé de terre.

« Qu'est-ce que tu penses de ça ? interrogea-t-il.

— Qu'est-ce que c'est ? De l'argent ? Comment l'as-tu trouvé ?

— En faisant des fouilles.

— Pas possible ! Où ça ?

— Dans notre jardin. Près du tas de feuilles à brûler. Je creusais un peu, pour voir s'il n'y aurait pas quelque chose – on ne sait jamais –, et j'ai découvert ceci.

— C'est sûrement ancien ! déclara Mili-Mali-Malou. Tu l'as montré à quelqu'un ?

— Pas encore. »

Boby Blin frotta soigneusement la pièce avec son mouchoir.

« Maman est occupée et Papa a des clients.

— Montrons-la à M. Rugis ! proposa Mili-Mali-Malou. Il s'y connaît en fer et en ferraille ; il saura si ça a de la valeur. »

Ils se rendirent donc à la forge, où le forgeron attisait son feu.

Mili-Mali-Malou passa la tête dans l'encadrement de la porte.

« Monsieur Rugis ! Boby Blin a fait des fouilles… Il a trouvé quelque chose, et nous voudrions savoir si vous pensez que ça a de la valeur. »

Le forgeron les regarda d'un œil malicieux sans cesser de manœuvrer son soufflet. Il tendit une grande main noire, et Boby Blin y déposa la précieuse pièce.

M. Rugis l'examina d'un côté, puis de l'autre. Ensuite, il la frotta sur son tablier de cuir et la regarda de nouveau.

« Hum ! fit-il gravement. C'est une belle pièce, je pense. Oui, sans aucun doute.

— Est-ce que c'est très ancien ? questionna Mili-Mali-Malou.

— Qu'est-ce que ça peut valoir ? demanda Boby Blin.

— Si vous voulez mon avis, n'en demandez pas moins d'un franc. Mais attention ! ajouta-t-il, un trésor sans possesseur revient en partie à

l’État. »

Il leur rendit la pièce et se retourna vers son feu. Boby Blin et Mili-Mali-Malou ressortirent au soleil et examinèrent la pièce pour voir si le frottement y avait changé quelque chose.

« Il me semble que je vois une tête, dit Boby Blin. Mais pas de date.



« *Il me semble que je vois une tête* », *dit Boby Blin.*

— Un trésor sans possesseur, qu’est-ce que ça veut dire ? interrogea Mili-Mali-Malou.

— Je n’en sais rien. Peut-être que si on trouve un trésor, on n’a pas le droit de le garder. »

Mili-Mali-Malou eut une idée.

« Puisque tu as trouvé ça dans ton jardin, il y en a peut-être d'autres. Si tu continuais à faire des fouilles ? Je t'aiderai. »

Ils retournèrent donc dans le jardin de M. Blin, près du magasin de grains. Boby Blin contourna les plants de rhubarbe et se dirigea vers le tas de débris à brûler.

Il prit un déplantoir, donna à Mili-Mali-Malou un couteau rouillé pour creuser, et tous deux se mirent à remuer la terre et les herbes. Mais ils ne découvraient rien d'autre que des pierres – pour cela, il y en avait beaucoup !

Soudain, Mili-Mali-Malou annonça : « C'est très dur, par ici ; on dirait du rocher.

— Où donc ? » interrogea Boby Blin.

Il s'approcha en fouillant avec son déplantoir.

« C'est du ciment, annonça-t-il.

— Peut-être y a-t-il un trésor caché là-dessous ?

— Va chercher une bêche sous le hangar ! commanda Boby Blin. Vite ! »

Mili-Mali-Malou courut chercher une bêche qu'elle remit à Boby et prit elle-même le déplantoir. En repoussant la terre, ils découvrirent en effet sous leurs pieds une surface dure.

« Ça a un couvercle en fer ! fit Mili-Mali-Malou haletante.

— C'est un coffre, cimenté dans le sol ! »

Ils grattèrent la surface métallique. Elle était carrée, toute rouillée, avec une sorte d'anneau au centre.

« Pas d'erreur : c'est un trésor ! »

Boby Blin était rouge d'émotion.

Mili-Mali-Malou avait envie de sauter et de crier, mais elle était bien trop occupée pour cela.

Le couvercle était horriblement lourd. Ils essayèrent de le soulever, sans y réussir.

« Il va falloir le dire à ton père et à ta mère, n'est-ce pas ? » interrogea enfin Mili-Mali-Malou.

Boby Blin lâcha sa bêche et se précipita dans la maison. Bientôt, M. Blin apparut, encore en tablier, et s'approcha du trou.

Il n'y jeta qu'un seul coup d'œil.

« Ça ? Je me demande ce que vous irez inventer la prochaine fois. C'est la plaque de l'égout, rien de plus ! »

Quand il put s'arrêter de rire, il ajouta :

« C'est une chance que vous l'ayez dégagée, d'ailleurs : nous aurions pu avoir des ennuis si les inspecteurs de la voirie l'avaient trouvée recouverte de terre. Je me demande comment ça s'est produit…

— Mais, Papa, regarde ce que j'ai découvert ! dit Boby Blin en exhibant sa pièce de monnaie. Nous pensions qu'il y en avait peut-être d'autres. C'est très ancien, n'est-ce pas ? Le forgeron dit que oui… »

M. Blin gratta la pièce avec son canif. Puis il fouilla dans la poche de son pantalon et en tira un franc qu'il mit à côté de l'autre.

« Voici la même, regarde ! Celle-ci est un peu plus propre, voilà tout. La tienne a l'air de sortir d'un incendie ! Tu ne savais pas que l'argent noircit quand il séjourne dans la terre ? »

C'était assez vexant. Mais les deux pièces d'un franc permirent d'acheter chez Mlle Mouton un sac de pastilles de menthe. Tout en les suçant, Boby Blin et Mili-Mali-Malou reconnurent qu'en somme, ils s'étaient bien amusés.

Ils espéraient pourtant que les fouilles de la colline seraient plus réussies que les leurs !



CHAPITRE V

L'aventure de Mili-Mali-Malou

Un beau jour – c'était un samedi après-midi –, Mili-Mali-Malou eut une vraie aventure.

Le cinéma du village voisin donnait un film pour les enfants, et Mili-Mali-Malou y allait en autocar, toute seule avec la petite-amie-Suzanne.

« Ne vous quittez pas, et ne parlez pas à des inconnus », recommanda Maman en remettant de l'argent à Mili-Mali-Malou pour payer le cinéma et l'aller et retour en autocar.

« Et si des inconnus nous parlent ? demanda Mili-Mali-Malou.

— Répondez toujours poliment, dit Maman, mais rien de plus. »

Voilà donc Mili-Mali-Malou quittant la jolie maison blanche au toit de chaume et descendant la route bordée de haies jusque chez les Mauger où

l'attendait la petite-amie-Suzanne. Elles partirent toutes les deux, très pénétrées de leur importance, pour attraper l'autobus rouge au carrefour.

Elles avaient largement le temps, mais pour plus de sûreté elles coururent une bonne moitié du chemin. Personne n'attendait au carrefour ; elles se demandèrent si, malgré leur prudence, elles n'avaient pas manqué l'autobus.

Enfin deux ou trois voyageurs arrivèrent : l'autocar n'était donc pas encore passé. En effet, il ne tarda pas à apparaître.

Et voilà qu'au moment où tout le monde montait, on vit arriver… qui ? Boby Blin ! Il prenait aussi l'autocar !

Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne s'installèrent, payèrent leurs places et rangèrent leur monnaie avec soin (cinq pièces de dix centimes pour Mili-Mali-Malou, une pièce de cinquante centimes pour la petite-amie-Suzanne). Puis elles se mirent à regarder par la portière pour être bien sûres de ne pas dépasser le cinéma.

Boby Blin s'était assis tout à fait à l'avant, comme quelqu'un qui a l'habitude de voyager. (Ce ne devait pas être le cas pourtant !) Il s'arrangea pour être le premier à descendre à l'arrêt, de sorte que les deux petites filles ne virent pas s'il allait aussi au cinéma.

A l'intérieur, il faisait si noir qu'on ne reconnaissait personne. Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne se tenaient très fort par la main pour ne pas se perdre.

Tout cela était passionnant. Le film aussi. Elles auraient voulu qu'il ne finît jamais. Après la séance, cela semblait drôle de retrouver la lumière du jour et les mêmes objets familiers qu'auparavant.

Elles virent sortir Boby Blin, qui bavardait avec un autre garçon. Alors elles se rendirent tout droit à l'arrêt de l'autocar et commencèrent à attendre. (Il y avait un autocar toutes les heures ; s'il venait juste d'en

passer un, on risquait de rentrer assez tard à la maison.)

Soudain la petite-amie-Suzanne s'écria :

« Mon argent ! » et se mit à fouiller dans la poche de son manteau.

« Quoi donc ? demanda Mili-Mali-Malou. Tu l'as perdu ? » Et elle se mit, elle aussi, à fouiller dans sa poche. (Les cinq petites pièces y étaient, heureusement.)

« Mes cinquante centimes ! dit la petite-amie-Suzanne. Je les avais ici… »

Elle chercha dans sa poche de droite, puis dans celle de gauche. Ensuite, Mili-Mali-Malou chercha à son tour.

Elles regardèrent sur le trottoir et dans le ruisseau.



« Tu dois avoir laissé tomber la pièce au cinéma, Suzanne, déclara Mili-Mali-Malou. Retournons voir.

— Oh ! non, affirma la petite-amie-Suzanne. Elle était dans ma poche quand nous sommes sorties. »

Elles regardèrent tout le long du trottoir. Mais elles ne retrouvèrent pas la pièce.

« Eh bien, dit enfin Mili-Mali-Malou, il va falloir rentrer à pied. Tu ne peux pas rentrer toute seule. J'irai avec toi.

— C’est trop loin pour y aller à pied ! » fit la petite-amie-Suzanne sur le point de fondre en larmes.

A ce moment, Boby Blin vint se joindre à la file d’attente.

« Suzanne a perdu son argent », lui annonça Mili-Mali-Malou.

Boby Blin, ne sachant que répondre, ne répondit rien.

Une bohémienne, qui se tenait là avec un bébé et un grand panier, leur adressa la parole.

« Alors, les mignonnes ? On a perdu son argent ?

— Il faut que nous rentrions à pied, dit de nouveau Mili-Mali-Malou.

— C’est trop loin, déclara Boby Blin. Tenez, prenez mon argent ; moi, je m’arrangerai. »

Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne protestèrent ensemble : « Tu ne peux pas faire tout ce chemin tout seul ! »

La bohémienne se mit à chercher son porte-monnaie sous son tablier.

« Il me reste peut-être un peu d’argent, dit-elle. Où habite la petite demoiselle ? J’irai voir sa maman, elle me remboursera. »



Mili-Mali-Malou se rappela les recommandations de sa mère.

« Non, merci beaucoup, madame », répondit-elle poliment.

A cet instant, l’autocar apparut.

« Tenez ! » répéta Boby Blin en leur tendant son argent.

Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne hésitaient à le prendre. Elles ne savaient pas quoi faire.

A ce moment, un vieux camion chargé de caisses vides et de ferraille arriva en bringuebalant sur la route. Il dépassa l'autocar et se trouvait au niveau de l'arrêt quand Mili-Mali-Malou se précipita en agitant les bras.

« Joseph ! Joseph ! cria-t-elle. Arrêtez ! »

Le camion ralentit ; une tête ébouriffée se pencha du haut du siège.

« C'est Joseph ! expliqua Mili-Mali-Malou très animée. Il porte quelquefois des colis à la gare pour Tonton ! »

Elle s'élança vers le conducteur.

« Joseph, est-ce que je peux monter dans le camion ?

— Certainement pas, répondit Joseph. Avec toutes ces saletés que je transporte ? Qu'est-ce que votre maman me dirait ! D'ailleurs, je ne vais pas chez vous aujourd'hui, je m'arrête au carrefour. »

La petite-amie-Suzanne tira Mili-Mali-Malou par la manche.

« Mili-Mah-Malou, tu sais bien que nous ne devons pas nous séparer ! »

L'autocar s'arrêta ; les voyageurs commencèrent à monter.

« Et moi ? demanda vivement Boby Blin à Joseph, vous pouvez m'emmener ?

— Si tu veux, dit Joseph. Mais grimpe vite. »

L'autocar cornait pour lui demander le passage.

Boby Blin fourra son argent dans la main de la petite-amie-Suzanne.

« Vite ! Dépêche-toi ! »

Puis, tiré par la main noirâtre de Joseph, il se hissa à côté de lui, sur le

siège, et les voilà, cahotant sur la route !

« Alors, vous deux ! cria le chauffeur de l'autocar par sa petite fenêtre de côté. Vous venez, ou vous ne venez pas ? Nous n'avons pas le temps de nous amuser, vous savez ! »

Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne grimpèrent précipitamment dans l'autocar. Et les voilà parties, derrière le camion, par les chemins sinueux.

Boby Blin les attendait au carrefour. Il semblait très content de lui, il avait les mains toutes noires et une grande traînée huileuse le long de la jambe.

« Je suis arrivé avant vous ! » fit-il en réponse à leurs remerciements.

Et figurez-vous qu'on finit par retrouver la pièce de cinquante centimes de la petite-amie-Suzanne !

Elle était passée par un petit trou au fond de sa poche et s'était fourrée dans la doublure. La petite-amie-Suzanne arriva à l'en faire sortir et la rendit à Boby Blin, le lendemain.





CHAPITRE VI

Mili-Mali-Malou le lundi de la Pentecôte

Un beau jour – un très beau jour –, Mili-Mali-Malou ne savait pas quoi faire.

Elle avait l'impression qu'il aurait fallu entreprendre quelque chose de particulièrement agréable, car c'était le lundi de la Pentecôte. Mais Papa, Maman, Bon-Papa, Bonne-Maman, Tonton et Tantine disaient tous qu'ils étaient occupés.

D'ailleurs, il y aurait tant de monde partout qu'ils préféraient rester à la maison.

« Pourquoi ne vas-tu pas jouer avec ta petite-amie-Suzanne ? demanda Maman en préparant ses pots pour faire des confitures.

— Achète-toi des bonbons, si la boutique est ouverte », ajouta Papa en

prenant quelques pièces dans la poche de son pantalon.

Mili-Mali-Malou appela donc Toby le chien, et ils enfilèrent le chemin bordé de haies qui conduisait à la maison de Mme Mauger.

La petite-amie-Suzanne était devant la porte et surveillait sa petite sœur. Toutes deux avaient leurs robes du dimanche.

« Bonjour, Mili-Mali-Malou ! dit la petite-amie-Suzanne. C'est le lundi de la Pentecôte, tu sais. Papa nous emmène tous en autocar. Je voudrais bien que tu viennes avec nous ! »

Mili-Mali-Malou l'aurait bien voulu aussi. Mais comme elle n'y allait pas, elle appela Toby le chien et descendit au village.

Dans la boutique de Mlle Mouton, le rideau était à demi baissé sur les jouets et les bonbons de l'étalage. Mili-Mali-Malou essaya quand même de tourner la poignée, à tout hasard. La Gigi de Mlle Mouton jeta un coup d'œil entre les gants et les collerettes qui garnissaient la vitre de la porte.

Quand elle vit qui était dehors, la Gigi de Mlle Mouton se baissa et parla par la fente de la boîte aux lettres.

« On n'ouvre pas aujourd'hui, Mili-Mali-Malou. C'est le lundi de la Pentecôte. Ma tante m'emmène chez grand-mère, par l'autocar rouge. »

Toby le chien était tellement surpris d'entendre une voix sortir de la boîte aux lettres qu'il se mit à aboyer de toutes ses forces.

L'instant d'après, la porte s'ouvrit, et on vit paraître la Gigi de Mlle Mouton (avec sa belle robe blanche), suivie de Mlle Mouton elle-même (avec sa belle robe noire).

Mlle Mouton referma la porte et mit la clef dans son sac.

« Bonjour, Mili-Mali-Malou. Il faut nous dépêcher, sans quoi nous manquerons l'autocar. »

Mili-Mali-Malou, tenant Toby le chien, les regarda courir vers le

carrefour, où attendaient déjà plusieurs voyageurs.

Au moment même où l'autocar se montrait, on vit apparaître Mme Mauger avec la petite-amie-Suzanne et M. Mauger portant la petite sœur. Ils arrivaient à travers champs, par le raccourci, en courant et en agitant les bras. Il était temps ! Tout le monde grimpa dans l'autocar, qui se mit en marche et disparut bientôt à l'horizon.

Vous n'avez pas idée de ce que le village paraissait vide…

Il ne restait que M. Simon, l'épicier, qui lisait son journal, en manches de chemise devant sa porte, et Mili-Mali-Malou, plantée là avec Toby le chien et se demandant ce qu'elle pourrait bien faire.

Elle ne trouvait vraiment rien…

Mais tout à coup, à l'angle de la forge, elle vit paraître Boby Blin, qui portait sous le bras un vieux plateau tout rouillé.

« Bonjour ! fit-il gaiement.

— Bonjour, répondit Mili-Mali-Malou sans enthousiasme. C'est le lundi de la Pentecôte.

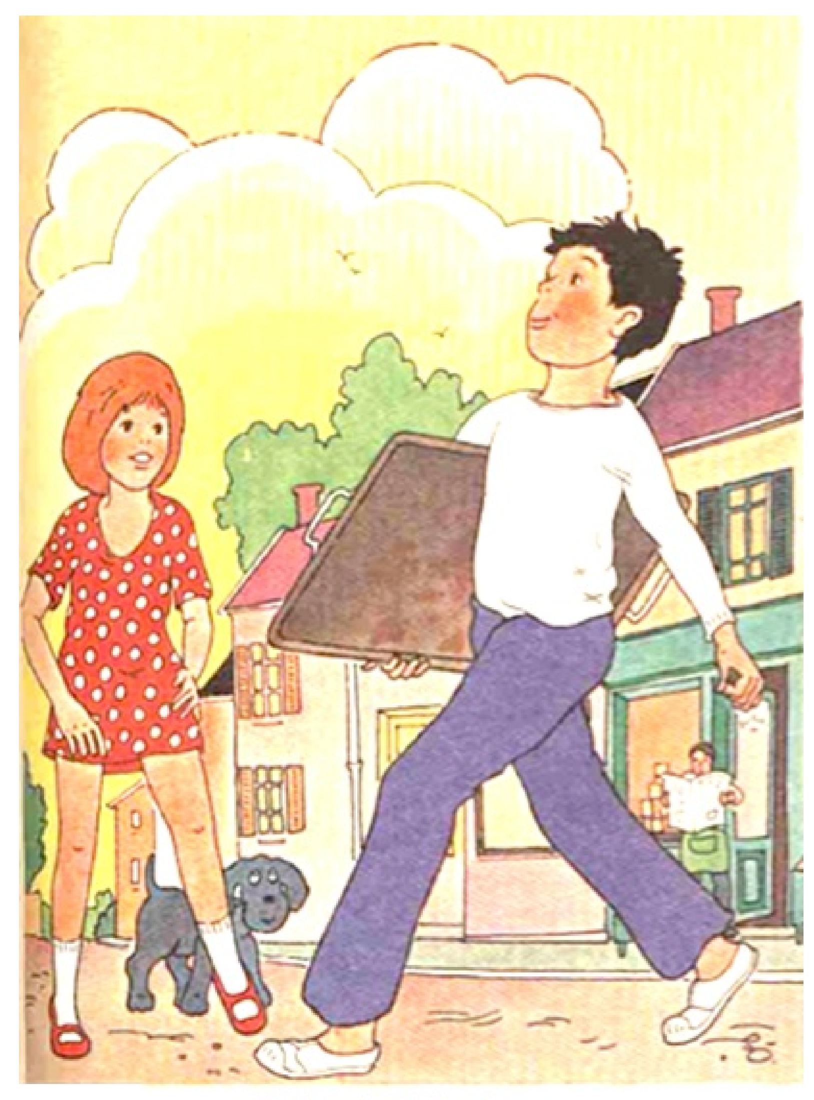
— Je sais, dit Boby Blin. Ça m'a donné l'idée d'essayer un nouveau jeu. Tu peux venir si tu veux.

— Où ça ? demanda Mili-Mali-Malou. Qu'est-ce que tu vas faire ? Et qu'est-ce que tu portes là ?

— Un plateau, expliqua Boby Blin. Je l'ai trouvé sur le tas de ferraille de M. Rugis ; je l'y remettrai quand j'aurai fini. Si tu veux venir, viens ! »

Piqués par la curiosité, Mili-Mali-Malou et Toby le chien lui emboîtèrent le pas.

Ils allèrent jusqu'au carrefour et montèrent la côte, puis ils escaladèrent une clôture, franchirent un fourré de ronces et débouchèrent dans un grand pré qui dominait le village.



« Bonjour ! » fit-il gaiement.

« Nous y sommes, annonça Boby Blin. Voici la côte. Maintenant, la pente ! »

Il posa gravement son plateau par terre et s'assit dessus. Puis, se poussant des mains et des pieds, il se mit à dévaler la pente de plus en plus vite, laissant Mili-Mali-Malou et Toby le chien crier et aboyer derrière lui. Enfin, il s'arrêta au bout du pré contre une haie.

« Qu'est-ce que tu dis de ça ? » demanda-t-il triomphalement. Il remonta la colline en traînant son plateau. « Veux-tu essayer ? Fais attention aux orties près de la haie ! »

Mili-Mali-Malou s'assit sur le plateau, et Boby Blin la poussa un bon coup. Et la voilà dévalant la pente à son tour, les cheveux au vent et Toby le chien galopant à côté d'elle. Finalement elle culbuta dans l'herbe haute, juste avant les orties.

Boby Blin recommença plusieurs fois, puis, quand il fut à bout de souffle, Mili-Mali-Malou fit un second tour.

Ils ne s'arrêtèrent que lorsque leur estomac les avertit que l'heure du déjeuner était proche. Ils étaient affamés, en sueur (et assez sales, pardessus le marché) !

« Ma foi, déclara Mili-Mali-Malou sur le chemin du retour, c'était une vraie pente-côte, n'est-ce pas ?

— Au fond, dit Boby Blin, je crois que la Pentecôte est plutôt faite pour que les gens qui sont dans les banques puissent cesser de compter leur argent. Ce n'est pas une côte comme la nôtre, tu comprends.

— Moi, j'aime mieux notre pente-côte à nous ! » affirma Mili-Mali-Malou.



CHAPITRE VII

Mili-Mali-Malou et ses cousins d'Amérique

Un beau jour, Mili-Mali-Malou était toute joyeuse.

Tantine avait reçu une lettre avec un timbre étranger : son frère Tom lui annonçait qu'il allait venir du Canada, avec sa femme et ses enfants, pour voir sa famille en Europe.

La dernière fois que Tantine avait vu son frère Tom, il était encore très jeune. Elle ne connaissait ni sa femme ni ses enfants, mais ceux-ci avaient échangé avec Mili-Mali-Malou des lettres et des poupées de papier.

« Est-ce que Zab, Lili et Dédé habiteront ici ? demanda Mili-Mali-Malou. Où coucheront-ils ?

— Il faut y réfléchir, dit Maman. Ton oncle Tom et ta tante Sophie prendront naturellement la chambre d'amis. Zab et Lili se serreront un

peu dans ta petite chambre. Pour Dédé, nous mettrons un matelas par terre à côté de ses parents.

— Et moi, alors ? interrogea Mili-Mali-Malou.

— Tu coucheras aussi par terre, à côté de nous. »

Mili-Mali-Malou pensa que ce serait assez amusant (plus amusant, bien sûr, que de tourner en rond toute la nuit sans savoir où dormir) !

« Ce ne sera pas pour longtemps, dit Tantine en repliant la lettre. Ils ont d'autres parents à voir. »

Dans la jolie maison blanche au toit de chaume, tout le monde se mit à l'ouvrage. Papa cueillit ses plus beaux légumes et ses plus beaux fruits ; Maman prépara des tas de pâtés et de gâteaux ; Bon-Papa étrilla Étincelle et lava la carriole ; Bonne-Maman fit un nouveau napperon au crochet ; Tonton alla chercher au poulailler une quantité d'œufs ; Tantine nettoya et astiqua toutes les chambres. Quant à Mili-Mali-Malou, elle prêta la main un peu partout et se rendit vraiment très utile.

Lorsqu'elle annonça cette visite à Boby Blin, il se mit à rire.

« Il va falloir que tu apprennes à parler canadien ! » lui dit-il.

Cela inquiéta d'abord Mili-Mali-Malou, puis elle se rappela que Zab, Lili et Dédé lui écrivaient toujours en français !

Le grand jour arriva enfin.

Tonton et Tantine allèrent en car chercher les voyageurs à la gare. Bon-Papa, Mili-Mali-Malou, Étincelle et la carriole allèrent attendre le car à l'arrêt du carrefour pour ramener Zab, Lili, Dédé, leur mère et les bagages à la maison.

Il n'y avait pas de place pour tout le monde dans la carriole. Tonton, Tantine et Mili-Mali-Malou rentrèrent donc à pied avec oncle Tom par le village et la route bordée de haies.

Oncle loin regardait partout autour de lui.

« Je reconnais le vieux pays ! » disait-il.

Mili-Mali-Malou lui montra le magasin de grains du père de Boby Blin et la maison de Mme Mauger où habitait la petite-amie-Suzanne.

« Tu m’en diras tant ! » fit oncle Tom. (Pourtant Mili-Mali-Malou n’avait presque rien dit.)



Ils arrivèrent devant la jolie maison blanche au toit de chaume.

« Ça, déclara oncle Tom, c’est un vrai tableau ! » (Mais pour Mili-Mali-Malou, c’était simplement la maison.)

Quand ils entrèrent, tante Sophie était à la cuisine en train d’aider Maman, Bonne-Maman et Tantine. Zab, Lili et Dédé couraient partout et parlaient tous à la fois. C ela promettait d’être très amusant.

Les grandes personnes s’assirent autour de la grande table ; les jeunes avaient une petite table exprès pour eux (autrement, il n’y aurait pas eu de place pour tout le monde).

On parla du gros bateau sur lequel les voyageurs étaient arrivés et du grand pays qu’ils habitaient (c’était le Canada, bien entendu). Puis oncle Tom raconta des histoires de chevaux, de désert et de Peaux-Rouges. C’était passionnant !



Puis oncle Tom raconta des histoires.

A l'heure du coucher, les enfants n'avaient aucune envie d'aller au lit. Pourtant, c'était drôle aussi de dormir dans des endroits nouveaux ; Zab et Lili dans la petite mansarde de Mili-Mali-Malou, Dédé dans le lit improvisé de la chambre d'amis, et Mili-Mali-Malou sur un matelas par terre dans la chambre de Papa et de Maman.

Elle écouta un moment les grandes personnes qui bavardaient au rez-de-chaussée, puis tout à coup, elle s'endormit – et ce fut de nouveau le matin.

Après le petit déjeuner, les enfants allèrent jouer dans la cour. Mili-

Mali-Malou montra à ses cousins la vieille porcherie délabrée – maintenant vide et propre, puisqu'il n'y avait plus de cochons dedans.

« C'est ma maison, expliqua Mili-Mali-Malou. Vous pouvez y entrer, mais il faut bien refermer la barrière, à cause des lions.

— Il n'y a pas de lions, objecta Dédé.

— Si, si ! Tiens, en voilà un ! Vite, vite ! Entrez ! »

Ils se précipitèrent dans la porcherie en criant, tandis que Toby le chien accourait de toute la vitesse de ses pattes voir ce qui se passait. Mili-Mali-Malou lui ferma la barrière au nez.

« Impossible de sortir tant qu'il est là, déclara-t-elle. Il nous mangerait ! »

Bientôt, Toby le chien alla voir ce qui bougeait du côté du hangar. Ils sortirent donc tous afin de ramasser quelques pommes tombées pour ne pas mourir de faim.

Ils rapportaient leurs provisions dans la porcherie quand ils entendirent un hurlement affreux. Une étrange silhouette bondit vers eux. C'était Boby Blin, avec un vieux sac sur l'épaule et une plume de coq plantée dans les cheveux.

« Un Peau-Rouge ! s'écria Mili-Mali-Malou. Sauvez-vous ! Vite ! »

Ils rentrèrent tous dans la porcherie et refermèrent la barrière juste à temps !

« Vous savez, dit alors Mili-Mali-Malou, je crois que c'est peut-être un gentil Peau-Rouge. Veux-tu une pomme ? » Et elle lui en tendit une belle par-dessus la barrière.

« Ugh ! » fit Boby Blin. Il saisit la pomme et y mordit à belles dents.

On décida de le laisser entrer. Ils s'entassèrent dans la porcherie, mangèrent des pommes tombées (pour ne pas mourir de faim) et jetèrent

les trognons au « lion » pour le voir courir après.

Zab, Lili et Dédé trouvaient l'Europe très amusante. Ils auraient bien voulu rester plus longtemps dans la jolie maison blanche au toit de chaume, mais ils avaient beaucoup d'autres choses à voir.

Quand le jour du départ arriva, oncle Tom donna à Mili-Mali-Malou un vrai dollar canadien – pour quand elle irait au Canada, lui dit-il.

Le dollar est en sûreté dans la boîte où Mili-Mali-Malou garde ses trésors.





CHAPITRE VIII

Mili-Mali-Malou, un jour de pluie

Un beau jour, quand Mili-Mali-Malou partit pour l'école, il pleuvait très fort. (Naturellement elle avait ses caoutchoucs, son imperméable et son capuchon.)

En arrivant devant la maison de Mme Mauger, elle trouva la petite-amie-Suzanne (chaussée de caoutchoucs, et vêtue d'un imperméable et d'un capuchon) qui la guettait sur le seuil.

« Quelle vilaine journée toute mouillée ! fit la petite-amie-Suzanne en courant la rejoindre.

— Maman dit, expliqua Mili-Mali-Malou, que ça ne nous fera pas de mal si nous ne nous arrêtons pas sous la pluie. »

Elles partirent donc d'un bon pas sur la route mouillée bordée de haies mouillées, enchantées d'être deux pour pousser des cris quand une goutte froide leur tombait sur le bout du nez.

Lorsqu'elles arrivèrent à la mare aux canards, tous les canetons cancanaient gaiement et battaient des ailes comme s'ils étaient ravis de ce beau jour de pluie !

Quand elles arrivèrent au village, Boby Blin (vêtu d'un imperméable et chaussé de gros souliers) se précipitait hors du magasin de grains. La Gigi de Mlle Mouton (son imperméable sur la tête et des caoutchoucs tout neufs par-dessus ses chaussures) sortait en courant du magasin de nouveautés. Ils n'avaient pas bien loin à aller, mais Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne arrivèrent à l'école presque en même temps qu'eux, ainsi que plusieurs autres enfants, garçons et filles, qui descendaient de l'autocar à l'arrêt du carrefour.

Ils accrochèrent leurs manteaux au vestiaire et changèrent de chaussures. Ils s'agitaient et cancanaient tous à la fois comme une nichée de petits canards. On aurait vraiment dit qu'eux aussi, ils aimaient la pluie ! Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne, grâce à leurs caoutchoucs, leurs imperméables et leurs capuchons, n'étaient pas mouillées du tout.

A la sortie de l'école, on s'aperçut que la pluie avait cessé. Mais tout était encore ruisselant d'eau ; sur la route, devant l'école, il y avait une grande flaque de boue.

Mili-Mali-Malou et plusieurs autres écoliers qui rentraient déjeuner chez eux (ceux qui habitaient trop loin déjeunaient à l'école) pataugèrent dans la flaque avec délices. Boby Blin choisit l'endroit le plus profond. La Gigi de Mlle Mouton, en voulant sauter par-dessus, tomba au beau milieu et éclaboussa tout le monde.



Sur la route, il y avait une grande flaque de boue.

« Heureusement, dit Mili-Mali-Malou, nous avons tous nos imperméables !

— Il faudrait que nous soyons des canards ! ajouta la petite-amie-Suzanne.

— Il faudrait surtout que cette route soit réparée », déclara Boby Blin.

Il jeta les yeux autour de lui et ramassa quelques pierres qu'il jeta dans la flaque. Mili-Mali-Malou y jeta des débris d'ardoise et la petite-amie-Suzanne une poignée de feuilles et de brindilles. Mais cela n'arrangea pas grand-chose.

« Vous allez vous salir, dit la Gigi de Mlle Mouton.

— Il nous faut d’autres matériaux », décréta Boby Blin.

Ils commencèrent à chercher dans les haies et dans les fossés tout ce qui pouvait leur servir.

« Mettez bien ça au milieu de la flaque, recommanda Boby Blin. Ce n’est pas la peine d’en jeter partout.

— Je crois qu’il vaut mieux que je rentre, déclara la Gigi de Mlle Mouton. Ma tante ne sera pas contente si je mouille mes caoutchoucs neufs.

— Mais, objecta Mili-Mali-Malou, je pensais que les caoutchoucs étaient faits pour ça.

— De toute façon, ils sont déjà mouillés, ajouta la petite-amie-Suzanne.

— Ne restez pas là à jacasser, interrompit Boby Blin. Travaillez ou allez-vous-en. »

La Gigi de Mlle Mouton rentra chez elle. Mili-Mali-Malou, la petite-amie-Suzanne et Boby Blin continuèrent à chercher ce qu’ils pourraient jeter dans la mare.

Dans le terrain vague, près du carrefour, ils trouvèrent de beaux morceaux de brique. Il y avait aussi une magnifique dalle brisée, mais elle était trop lourde pour la transporter. Après un essai, ils furent obligés d’y renoncer.

Il leur fallut ensuite rentrer déjeuner en toute hâte. Mili-Mali-Malou, qui avait le plus long trajet à faire, arriva chez elle juste à temps pour ne pas être en retard.



Après le déjeuner, elle repartit pour l’école le plus tôt possible. La petite-amie-Suzanne la rattrapa en chemin. Boby Blin était déjà là, en train d’ajouter de nouvelles pierres pour réparer la route. Il avait amené son chariot.

« J’ai eu une idée en mangeant mon dessert, dit-il. Avec ça, nous devrions être capables de transporter la dalle ! »



Traînant le véhicule, qui cahotait et grinçait sur leurs talons, ils coururent jusqu’au terrain vague. En s’y mettant à trois, après bien des efforts et des grognements, ils arrivèrent à soulever la dalle et à la hisser sur le chariot.

Il leur fallut encore beaucoup tirer, beaucoup pousser, beaucoup

grogner pour traîner le chariot du terrain vague jusqu’à la route.

Enfin, poussant et grognant toujours (ça semblait les aider beaucoup), ils parvinrent à faire glisser la dalle au milieu de la flaque, avec un beau *plouf !*

« Cette fois, ça y est ! » fit Boby Blin satisfait, en s’essuyant avec de l’herbe.

La cloche sonna, et ils se dépêchèrent d’entrer pour se nettoyer un peu.

A la fin de la classe, tout le monde posa le pied sur les pierres, et personne n’eut à se mouiller ni à se salir.

Un peu plus tard, quand l’autocar qui emmenait plusieurs des enfants s’arrêta au carrefour, une dame à cheveux gris en descendit et se dirigea vers la grille de l’école.

Elle s’adressa à Mili-Mali-Malou, qui se trouvait le plus près d’elle.

« Est-ce que Mlle Édouard est déjà sortie ? Voudriez-vous lui dire que sa mère est là ? »

Mili-Mali-Malou était très étonnée. (Elle n’avait jamais pensé que l’institutrice pouvait avoir une mère !) Mlle Édouard sortit vivement, l’air très heureuse, embrassa la visiteuse et l’emmena à côté de l’école, où elle habitait. Toutes deux posèrent le pied sur les pierres, naturellement. Elles étaient joliment contentes de trouver la route aussi bien réparée, car Mme Édouard n’avait pas de caoutchoucs, seulement des souliers de ville et un parapluie.

« Alors ? demanda Maman quand Mili-Mali-Malou fut de retour dans la jolie maison blanche au toit de chaume. Que s’est-il passé aujourd’hui ? Tu ne t’es pas trop mouillée ?

— Non, Maman, répondit Mili-Mali-Malou. Tu m’avais dit de ne pas m’arrêter ; c’est ce que j’ai fait, et tu n’imagines pas comme j’ai chaud ! »





CHAPITRE IX

Mili-Mali-Malou fait des caramels

Un beau jour, Mili-Mali-Malou, la petite-amie-Suzanne et Boby Blin étaient au village, en train de chercher le moyen d'avoir le plus de bonbons possible pour leur argent.

Dans la boutique de Mlle Mouton, il y avait toujours les mêmes bocaux de pastilles à la framboise et de boules à l'anis. M. Simon, l'épicier, avait des sucettes assorties et des caramels.

« Ça dure si peu ! soupira Mili-Mali-Malou.

— Et ça coûte si cher ! ajouta la petite-amie-Suzanne.

— Le sucre est meilleur marché, déclara Boby Blin, le nez collé contre la vitre. Mais ce n'est pas aussi bon.

— Maman fait quelquefois des caramels avec du sucre, dit Mili-Mali-Malou. Je me demande si nous pourrions…

— Comment ta maman les fait-elle ? interrogea la petite-amie-Suzanne.

— Elle met du sucre, du beurre et un peu de vinaigre dans une poêle, puis elle fait tout bouillir.

— Du vinaigre ! s'exclama Boby Blin. Ça ne doit pas être bon.

— Mais si ! protesta Mili-Mali-Malou. C'est délicieux !

— Nous pourrions acheter du sucre et demander la permission d'en faire nous-mêmes, suggéra la petite-amie-Suzanne.

— Si tu crois que tu en es capable ! dit Boby Blin. Il ne faut pas tout gâcher. »

Ils entrèrent dans la boutique et posèrent leur argent sur le comptoir. M. Simon, l'épicier, pesa du sucre cristallisé et le leur remit. Alors ils coururent jusqu'à la jolie maison blanche au toit de chaume où Maman préparait le déjeuner.



« Maman, demanda Mili-Mali-Malou, est-ce que nous pouvons faire des caramels tout seuls ? Nous avons acheté du sucre.

— Oui ! appuya Boby Blin.

— S’il vous plaît ! ajouta la petite-amie-Suzanne.

— Très bien, dit Maman. Vous pourrez vous servir de la cuisinière après le déjeuner, quand j’aurai fini ma vaisselle. Et je ne vous regarderai pas. »

Aussitôt après le déjeuner, Boby Blin et la petite-amie-Suzanne revinrent chez Mili-Mali-Malou. Celle-ci les attendait.

Maman, qui était en train de coudre à la machine, leva simplement les yeux pour leur dire bonjour.

« Tu ne t’occuperas pas de nous du tout, n’est-ce pas, maman ? dit Mili-Mali-Malou.

— Non, non, répondit Maman, j’ai bien trop à faire. »

Ils se mirent donc à l’ouvrage.

Ils versèrent leur sucre dans la poêle avec un peu de beurre et une cuillerée d’eau pour le faire fondre. Tandis que Mili-Mali-Malou tournait avec une cuiller de bois, la petite-amie-Suzanne alla chercher un plat pour mettre les caramels et Boby Blin le beurra avec soin.

« On n’y met pas vraiment du vinaigre ? demanda-t-il.

— Tu en mets, n’est-ce pas, Maman ? » interrogea Mili-Mali-Malou.

La machine à coudre s’arrêta un instant.

« J’en ajoute généralement une cuillerée, dit Maman – pour que ce ne soit pas trop fade. Il y en a dans le garde-manger. »

Et la machine recommença à ronronner.

Boby Blin alla chercher la bouteille, et les enfants mesurèrent une cuillerée qu’ils versèrent dans la poêle.

« Il faut verser un peu de pâte dans de l’eau froide pour voir quand ça prend », déclara Mili-Mali-Malou. (C’était la partie de l’opération qu’elle

préférait.)

La petite-amie-Suzanne alla chercher une tasse d'eau froide et ils y firent tomber avec la cuiller quelques gouttes de pâte. Mais cela ne fit que troubler l'eau.

« Quand c'est pris, expliqua Mili-Mali-Malou, ça forme de petites boules dures.

— Alors ça n'est pas pris, dit Boby Blin.



— Ça n'a pas bouilli comme il faut », suggéra la petite-amie-Suzanne.

Tout à coup, Maman leva la tête.

« Qu'est-ce que c'est que cette drôle d'odeur ?

— Tu as promis de ne pas nous regarder ! protesta Mili-Mali-Malou.

— Je ne regarde pas, mais je ne peux pas m'empêcher de sentir.

— C'est le vinaigre ! s'écria Boby Blin.

— Peut-être que c'est en train de prendre ? »

Ils firent de nouveau couler un peu de pâte dans l'eau froide. Ça avait une odeur bizarre, mais ce n'était pas pris.

A ce moment, Papa rentra de son potager.

« Mon Dieu, qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il en reniflant.

— Nous faisons des caramels ! annonça Mili-Mali-Malou.

— Tout seuls ! ajouta la petite-amie-Suzanne.

— Nous avons acheté le sucre, précisa Boby Blin.

— Et à quoi les parfumez-vous ? A l'oignon ? »

Papa prit sur la cheminée les étiquettes qu'il venait chercher pour ses graines et ressortit.

Les enfants se mirent à rire. Des caramels à l'oignon ! En voilà une idée !

Et pourtant…

« C'est vrai que ça sent drôle…, reconnut Mili-Mali-Malou.

— Il y avait peut-être eu de l'oignon dans la poêle ? demanda la petite-amie-Suzanne.

— Pas du tout ! jeta Maman par-dessus son épaule.

— C'est le vinaigre ! » répéta Boby Blin.

Tout à coup, Maman se retourna.

« Est-ce qu'en faisant la cuisine vous lisez toujours bien les étiquettes ? C'est indispensable, vous savez.

— J'ai lu ce qu'il y avait sur la bouteille, affirma Boby Blin. Ça disait bien : « Vinaigre. »

Il apporta la bouteille pour la montrer à Maman. L'étiquette portait : « Vinaigre à l'échalote » !

Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne poussèrent ensemble un grand cri.

Maman laissa tomber son ouvrage.

« J'aurais dû me rappeler, dit-elle, qu'il y avait deux sortes de vinaigre dans le garde-manger. Mais le vinaigre à l'échalote sert si rarement –

seulement quand on mange des huîtres… Je me demande s'il y aurait moyen de masquer le goût avec un autre parfum : de la menthe, peut-être… »

Elle trouva dans le buffet un tout petit flacon. Et les enfants (après avoir lu l'étiquette avec soin) ajoutèrent au caramel quelques gouttes d'alcool de menthe. Puis ils versèrent la pâte dans le plat beurré pour la faire refroidir avant de la découper en carrés.

Le reste de l'après-midi, ils jouèrent au bord du ruisseau avec Toby le chien. Et figurez-vous qu'ils ne trouvèrent pas les bonbons si mauvais, après tout ! (Papa déclara qu'il n'avait jamais vu de caramels à l'échalote aussi réussis !) En tout cas, ils en eurent pour très longtemps…

Mais je ne crois pas qu'ils en refassent jamais de pareils. Ils lisent les étiquettes jusqu'au bout, à présent !